



## FILLE-MERE

Jo Witek. Prix Elle/2004.

### Mères et filles au Cherche-Midi éditeur

La séparation de mon premier corps a été violente. Je ne savais pas. Maman ne m'avait pas préparé à ce terrifiant voyage. Je l'entendais souvent nous dire des mots doux et apaisants mais jamais elle ne parla de cette bataille sanglante que nous dûmes livrer un quatre septembre de 1968. Un joli jour de fin d'été, une douce moiteur d'après l'orage. Le jour où j'ai quitté mon ventre. Je pense que si j'avais été initiée à ce voyage, je ne serais pas née. Je me serais accrochée à ma vie in utero pour voguer vers un ailleurs, plus profond encore dans son intimité, au risque de me noyer à jamais dans sa lumière. Je nous aimais tant. Mais je n'ai pas eu le choix.

Je suçais mon pouce les doigts de pieds en éventails quand les premiers spasmes sont arrivés. Une gigantesque vague de souffrance déferla sur mon corps. Puis d'autres, sans répit. Une tempête. Et mon cœur s'emballa comme un cheval sauvage. Au grand galop. Je n'entendais plus l'extérieur. Le raz de marée emporta tout sur son passage et je demeurai quelques instants, seule, en suspens, au milieu d'un monde agonisant, sans eaux, sans espoir. Il fallait partir. L'instinct de survie probablement. Alors je m'engageai dans un sinueux tunnel, un passage étroit où une force mystérieuse me poussa malgré moi vers la lumière. Une lumière blanche aussi éblouissante qu'effrayante. Je fermai les yeux et sous les cris déchirants de ma terre maternelle, je me laissai dériver vers une autre rive. Une douce fraîcheur me chatouilla le haut du crâne et des mains m'agrippèrent le visage. Je me sentis partir, puis... Un trou noir. Un abandon. Une éternité d'avant la vie. « Oh ! La belle petite fille ! ». Ce sont les premiers mots que j'entendis. La personne semblait heureuse de dire ces mots, un je ne sais quoi de bonheur dans la voix. Alors j'ouvris les yeux en toute confiance. Ce fut terrifiant. Aucune odeur, aucun son, aucune sensation. Tout m'était étranger. J'étais aveugle. Mon corps diminué souffrait atrocement, j'avais froid et je n'arrivais plus à respirer. Je crus ma fin certaine. Alors, en ultime recours, j'ouvris la bouche pour avaler l'obscurité et rejoindre ma lumière, enfin. Ce fut mon premier cri. Une révolte pour retrouver la clarté de mon corps, la douceur de mon souffle, la moiteur de ma chair, la chaleur de mon amour ! La réaction fut instantanée. Des mains me déposèrent au creux d'une vallée généreuse qui sentait bon ma vie d'antan, ma terre maternelle. Elle était là, elle aussi dans ce monde terrifiant, j'étais tellement heureuse de la retrouver que je bus tout ce qu'elle m'offrit en respirant de tout mon saoul son odeur rassurante. Nous étions en morceaux mais j'étais persuadée que si je restais collée à ce sein nous allions redevenir unique, un seul être d'amour et de chair. Je me trompais. Quelques minutes plus tard, des mains inodores nous séparèrent de nouveau, d'un coup de ciseau, sec. Brutal. Nous étions deux. J'étais née.

Malgré la douloureuse luminosité, je tentais de maintenir mes yeux ouverts, pour apercevoir un semblant de netteté, l'esquisse du visage de celle que je connaissais si bien et qui n'était pas moi. Je m'étais trompée. Je n'étais pas l'amour. L'amour était là, dans ce monde obscur et j'étais couchée dessus. Moi, j'étais autre chose. Et cet autre chose-là avait la certitude que sa survie dépendait de cette beauté-là qui collait sa bouche à ses lèvres. Je décidai de ne plus jamais me séparer d'elle. Je ne savais rien de ce monde, mais j'étais assez perspicace pour savoir dès ma première heure que sans le souffle de cette femme je ne volerai pas.

Les minutes qui suivirent me furent des plus pénibles. Je fus maltraitée. Les mains inodores ne cessèrent de m'envisager comme un vulgaire sac de chair sans âme. Un sale objet à toiletter en toute urgence. On me pesa, me mesura, me palpa, me tripota, me retourna, me fit marcher, me lava à grande eau, me costuma et me déposa dans un char à roulette en plexi glace. Emma Duthillieul, cinquante-centimètres, trois kilos deux cents, prête à embarquer pour la vie. Au suivant. Poussée par un vent contraire, je traversai ainsi plusieurs couloirs lugubres où j'entendis d'autres cris qui me permirent de deviner que je n'étais pas la seule étrangère en ce monde. Je pris l'ascenseur pour la première fois. Ce fut intéressant. Ce monde avait l'air étrange et abstrus, mais j'aimais certaines nouvelles sensations qu'il me procurait comme le plaisir d'entendre le clac-clac des sabots des infirmières sur le sol plastifié. Clac-clac de jour,

clac-clac de nuit et le souffle de ma mère, inaltérable. Je le pensais. Je fus vraiment heureuse les trois premiers jours de ma vie. J'étais une enfant chérie par ma mère. Elle ne voyait que moi, elle me donnait tout. Elle connaissait tout. Les journées se déroulaient sans heurts ni surprises dans une chambre sans autre vue que le sourire de cette femme. Je me laissais porter par son amour absolu et la vie avait un goût de lait, de chair, d'eau de toilette à la mère sauvage. J'étais arrivée dans un monde d'attention, de compassion, de compréhension qui me permit très rapidement de faire le deuil de mon monde d'avant. Je compris très vite que mon retour dans le ventre de ma mère n'était que chimère pour nouveau-né immature et j'acceptai d'oublier cette plénitude solitaire qui avait fait de moi un être éveillé à la vie. Je dormis beaucoup aussi, pour rêver d'elle. De son corps, de ce pays que j'avais connu : un monde sans cris, sans vacarme, sans mensonges, ni violence. Le réveil m'était toujours odieux. J'avais l'eau qui m'en sortait des yeux. Toute cette eau dans un si petit corps ! Mais maman était là, avec ses gorges généreuses et la souffrance ne durait jamais très longtemps. Elle me calmait toujours avec son lait et son amour. Combien de temps resterais-je avec elle dans cet univers cotonneux et aseptisé ? Existait-il un autre dehors ? Un autre monde dans lequel nous devrions naître encore une fois, elle et moi dans la douleur ? Je me posais pas mal de questions. Surtout le soir, quand le silence de la nuit nous permettait de nous dévorer. Cette femme couchée à mes côtés était ma survie. Je le savais. Jamais je ne pourrais vivre sans ses baisers, sans son odeur sur ma peau, sans son sein à ma bouche, sans ses mots si délicats sur le bout de mon nez. J'étais prête à donner ma vie pour ne pas la perdre. Et c'est ce que la vie me demanda.

J'avais quatre jours quand la peur s'est introduite dans notre chambre. Une odeur insoutenable. Aigre, acide, putride. Il faisait nuit mais j'étais éveillée. En alerte. Ma mère souffrait, je le sentais dans mon corps, un orage s'annonçait, quelque chose d'insidieux avait franchi la porte de notre bonheur et s'apprêtait à nous faire du mal. Je me mis à hurler pour que ma mère me prit dans ses bras mais elle n'en eut pas le temps. Une lumière blafarde précéda l'arrivée de trois femmes en blanc qui se précipitèrent auprès de ma mère. Elles respiraient vite. Elles agissaient vite, sans affect. Des allers, des venus et ma mère derrière tout ça qui ne me voyait plus. J'ai continué à crier, à pleurer toutes les larmes de mon corps et l'on m'a arraché à mon nid d'amour, pour m'emporter loin d'elle, à toute vitesse vers l'inconnu. L'urgence. Je ne pouvais me résoudre à me taire, quitte à en crever, il fallait qu'elle sache combien je l'aimais, il fallait qu'elle m'entende et qu'elle vienne me chercher. J'imaginai un complot, un sale coup qu'on nous faisait pour nous punir de notre amour si charnel. Je compris la culpabilité, la honte, l'injustice et puis j'atterris dans une pouponnière. Un havre de silence que je brisa avec mes cris pour provoquer une révolte. Ceux qui n'étaient pas pour étaient contre moi et ensemble, nouveau-nés d'un monde barbare qui nous arrachait au sommeil de nos mères, nous pourrions nous faire entendre et nous insurger contre tant d'ignominie. Mais nos pleurs n'avaient rien de comparables. Eux avaient l'esprit serein, moi j'étais angoissée. Et peu de temps après mon incursion tonitruante dans leur sommeil, les anges rêvaient de plus belle, me laissant seule avec ma peur, les yeux grands ouverts. Moi sans les bras de ma mère, avec l'incertitude au creux du ventre. Cette séparation n'était ni normale, ni prévue. Un accident.

Au cinquième jour, elle ne m'a pas baigné, elle ne m'a pas nourri. Je me suis cru abandonnée. La dame en blanc s'est occupé de moi comme le pouvait une femme qui n'était pas ma mère. Je me suis tue de chagrin. Le temps s'était arrêté depuis cet accident que je ne comprenais pas. Ma mère voulait-elle me faire du mal ? Au petit matin, bruyant et agité, les autres étrangers, eux, avaient retrouvé leur amour, bien rangé dans leur chambre respective et moi, je traînais dans les couloirs, regardant d'un œil vide derrière mon lit en plexi glace ce nouveau monde qui déjà semblait vouloir se débarrasser de moi. Je dormis un peu, pour oublier, pour que tout redevienne comme avant. A mon réveil, elle était là, le sourire en moins. Elle avait changé. En une nuit, tout avait changé. Notre chambre respirait la maladie, le danger. Ma mère n'était plus ma mère. Elle n'en avait plus la force. Quand elle me prit dans ses bras, je compris immédiatement que sa douleur suçait les racines de son amour. Elle était

fragile et n'avait plus les moyens de me protéger. Son regard d'une tristesse insoutenable me le criait : « Tu es seule maintenant, mais tu dois être sage et courageuse et vivre quoi qu'il advienne ». J'étais seule et elle allait partir. Alors, je bus de tout mon saoule les biberons en plastique et le lait artificiel. Il le fallait. Son sein n'avait plus rien de bon à m'offrir. Je repris du poil de la bête instinctivement et je me dis que si ma mère ne pouvait plus être ma mère, elle pouvait être mon enfant. L'amour maternel était la seule chose qu'elle eût le temps de m'enseigner. L'heure était venue pour moi, de passer à la pratique. Je décidai de la protéger en devenant à partir de ce jour une adorable petite fille, douce, calme, aimante, attentive et ce que je n'ai jamais cessé d'être depuis. Une mère.

Le sixième jour, je ne devais plus lui causer de soucis. Sourire à tout bout de champs, ne pas pleurer et faire taire l'immense cri qui me déchirait le cœur. La solitude. L'effort que je faisais pour ne pas laisser paraître mon angoisse ! Je ne voulais pas qu'elle s'inquiète. Après le biberon, la dame blanche me déposa dans ses bras perforés de toutes parts où je pus la dévorer des yeux en plein soleil. « Ne pars pas, maman, reste avec moi. Je t'en supplie. Regarde comme je suis sage, je n'ai même pas réclamé ma tétée de midi et si l'infirmière ne s'était pas inquiétée j'aurais continué à dormir auprès de toi, sans te déranger, sans te réveiller. Je respire à peine pour ne pas te faire peur. Tu vois comme je t'aime. Tu le vois, hein, maman ? C'est toi qui m'as appris l'amour. Alors reste encore un petit peu. » Voilà ce que je lui ai dit avec mes yeux, avec mon corps, avec ma bouche. Alors elle m'a parlé à son tour, elle m'a tout expliqué. Thrombose, caillot, cœur, danger immédiat et peut-être dernier jour ensemble, grande fatigue, et destinée incontrôlable même pour la science. La vie tenait à un fil, à un coup de chance, à un amas de sang coagulé dans la jambe d'une femme, qui pouvait choisir de dévaster son cœur ou de la laisser vivre auprès de son enfant. J'ai beaucoup prié. J'ai découvert une toute puissance qui régissait la vie de ma mère, la mienne et sans aucun doute celle de l'humanité tout entière. Ce tout inconditionnel se nommait caillot. « Ecoute mes prières caillot, ne monte pas au cœur de mère. J'ai besoin d'elle ». Plus le jour disparaissait plus notre chambre était baignée de lumière. Un lieu sacré. Et puis elle pleura. Je ne savais pas qu'elle en était capable, elle aussi. Je compris combien elle souffrait. Je la laissai noyer son mal, tressaillir, geindre, serrer les poings. Je connaissais cette rage de l'impuissance. Après l'orage vint la fatigue. Son corps se mit à frémir doucement, une respiration calme et discrète, presque rassurante. Elle avait accepté son départ. Je l'ai tout de suite sentie. Elle n'avait plus peur pour moi mais pour elle. Le dieu caillot n'avait pas écouté les prières du nouveau-né et maman était déjà ailleurs, sur son lit blanc. Alors j'ai crié pour la faire réagir, pour la ramener vers moi, vers sa vie. Cela ne servit à rien. Elle eut simplement un geste las, celui de son bras gisant vers moi. C'est à cet instant que je compris qu'elle allait mourir. Elle était seule, dans une chambre d'enfant au bord du précipice. Elle avait besoin d'amour, de compréhension, de compassion, de tolérance. Je devais l'accompagner, calmer sa peur et l'éveiller à sa propre force pour lui permettre de partir, le plus doucement possible. Je n'ai pas triché, je lui ai offert tout ce qu'il y avait dans mon esprit et dans mon cœur de nouveau-né. Je fis de mon mieux pour qu'elle voyage en paix. J'éprouvai le pardon, la Bénédiction, l'ardeur profonde. « Maman, le temps que nous ayons passé ensemble s'achève. Je t'ai aimé, je t'aimerai toujours mais je dois te laisser partir. Je ne veux plus que tu souffres. La vie est ainsi faite. Je sais grâce à toi qu'en me donnant la vie, tu m'as aussi donné la mort. Je ne t'en veux pas, maman. Car l'amour que nous avons partagé les trois premiers jours de ma vie, me donne le courage de continuer. La vie est belle tant qu'elle est là. Je ne l'oublierai jamais. Dort, maman, tu peux t'en aller en paix. Je te donne tout mon amour. Ne t'inquiète plus. Dors, mon ange, dors. » Elle finit par me sourire comme au premier regard et nous nous endormirent main dans la main.

Le septième jour, nous nous levèrent tôt. Il faisait beau. Je suis sortie de l'hôpital trois semaines plus tard. La femme admirable qui me portait dans ses bras ne fut plus jamais complètement ma mère. Je ne fus plus jamais complètement sa fille non plus. Nous étions deux survivantes sur le perron d'un hôpital en bord de Seine. La fraîcheur cinglante de ce petit matin d'octobre nous teint l'une et l'autre éveillée à cet amour au-delà de la maternité, à la beauté de cette vie-là, de l'autre côté de la fenêtre. Une femme s'arrêta pour me regarder. « Oh, le joli bébé ! », dit-elle. Puis elle reprit après un bref silence. « Elle a l'air si paisible ».